

vieux quartiers de Saint-Jean et de Saint-Paul, et dans lesquels se retrouvent encore de nombreux spécimens remarquables des œuvres de nos grands architectes de la Renaissance. Toutefois la régénération du vieux Lyon a été bien lente. On y est routinier, qu'on me permette de le dire. Le Lyonnais n'aime pas le changement; et le Lyon moderne ne serait pas ce qu'il est, sans la volonté énergique d'un de ses administrateurs, étranger à la ville, et obéissant à une volonté supérieure non moins tenace. En effet, voici ce qu'en disait, au siècle dernier, le docteur anglais Maihows dans son *Voyage en France et en Italie*¹ : « Les meilleures maisons de Lyon sont assez élégantes ; mais les fenêtres des autres font assez vilaine figure. Elles sont garnies de papier huilé, au lieu de vitrages. Les négociants ne veulent pas convenir que c'est par épargne... Ils prétendent que le papier huilé empêche la trop grande ardeur du soleil. On en voit souvent d'arrachés ou de déchirés, ce qui fait un vilain effet. Tout l'extérieur de cette ville a quelque chose de singulier. A chaque coin des rues, et dans les endroits les plus apparents, on trouve des images de la Vierge et du Sauveur². Parmi beaucoup de mauvaises, il y en a quelques-unes bien exécutées et qui font un grand ornement. » En 1807, Millin put encore dire dans son *Voyage dans le midi de la France* : « La couleur noire des maisons sales, mal bâties et *mal vitrées* donne à certains quartiers un aspect lugubre et dégoûtant. »

En reconstruisant beaucoup de maisons du vieux Lyon, les architectes de la Renaissance couvrirent leurs murs extérieurs de grandes peintures représentant les sujets les plus divers. Spon

S. Builloud, gouverneur de Bretagne, rue Juiverie, une galerie qui a joint deux ailes de la maison et fit dans sa décoration un heureux emploi des ordres ionique et dorique. Il inventa une charpente qui a retenu son nom. En outre, on admire encore aujourd'hui le puits qu'il fit dans la maison 37 de la rue Saint-Jean que la ville se propose de faire transporter dans la cour du Musée, et le portail de l'église Saint-Nizier, étude magistrale, mais lourde d'aspect, qui a le tort d'enlever au monument l'unité de son style si pur du quinzième siècle. Appelé ensuite à la cour, Philibert de L'Orme éleva les châteaux des Tuileries, de Monceaux, de Meudon et tant d'autres, sur la demande de Henri II et de Diane de Poitiers.¹

¹ Traduit en 1763, par M. de Puyzieux.

² Un Lyonnais, J. de Bombourg, s'est plu à dresser une liste de toutes ces images. J'en parlerai plus loin dans le cours de ce livre. De nos jours, M. Steyert a publié, en 1855, dans le *Magasin pittoresque*, de curieux articles sur les *enseignes* de Lyon encore existantes.